

# Le Coq Pelaud

lecoqpelaud.com

## Les Guerres de 14-18 et de 39-45 au front et au pays

17 novembre 1917 : suicide de Barthélemy Beau

### LA GUERRE L'A RENDU FOU

La fin tragique de ce jeune homme nous est longtemps restée cachée. Pourtant, Barthélemy Beau figurait bien sur les monuments aux morts de Saint-Symphorien. Dans le numéro 8, le Coq Pelaud avait lancé un avis de recherche. Un lecteur nous informait alors qu'il était originaire de Feurs dans la Loire où on le retrouvait également. Le Coq Pelaud 48 lui consacrait alors trois pages sous le titre « Barthélemy Beau retrouvé ». Le numéro suivant lui accordait encore deux pages, à partir d'informations figurant dans la correspondance des époux Besson. L'article soulignait les zones d'ombre : ses dernières nouvelles au front remontaient au 4 mai 1916, mais il décédait chez lui le 17 novembre 1917. Que s'était-il donc passé entre ses deux dates. Aujourd'hui, grâce à de nouveaux documents trouvés récemment, nous sommes en mesure de révéler ce qui lui est arrivé. Ambulancier accompagnant les blessés de Verdun, cette tâche au contact permanent des hommes qui hurlaient à la mort l'a certainement fortement traumatisé. Hospitalisé, inguérissable, réformé, il fut renvoyé dans ses foyers. Quatorze mois plus tard, il se suicidait.

**B**arthélemy Beau est décédé le 17 novembre 1917 à son domicile de Feurs, où son père était pharmacien. Sa fiche Matricule indique que le 12 septembre 1916, il avait été « réformé temporaire 1<sup>ère</sup> catégorie » par la Commission de Réforme de Troyes pour « présomption de paralysie générale. » Sa fiche se termine par « décédé le 17 novembre 1917 à Feurs (avis de la Mairie). » Entre ces deux dates, -14 mois- il n'a donc pas été convoqué par une commission pour ré-examen de son cas. Pourtant, il était « réformé temporaire » et non « définitif ».

Que signifie « réformé n°1 » ? D'après le Larousse illustré » de mars et mai 1917, « La réforme n° 1 est prononcée soit pour infirmité ou mutilations résultant de blessures reçues en service commandé, soit pour infirmités provenant de maladies contractées par le fait des obligations du service militaire, soit enfin pour infirmités antérieures à l'incorporation. »

« **Présomption de paralysie générale** ».

Cette expression signifie que le patient a atteint le dernier stade (IV) d'évolution de la

syphilis. Un stade atteint après de nombreuses années.

Le lieutenant-colonel Giraud a recueilli l'avis de deux médecins, dont un médecin militaire retraité, qui ont estimé que Barthélemy Beau, mort à 30 ans, était trop jeune pour atteindre ce stade IV. C'est également l'avis d'Yves Delomier (voir plus bas), médecin à la retraite, qui a écrit un fascicule sur les familles Beau - Billard et Delomier.

C'est également notre avis si l'on se fie aux informations fournies par Eugénie Besson (voir CP 48 et 49). Jusqu'à son hospitalisation, au printemps 1916, Barthélemy Beau paraît en bonne santé. Le 8 février, lors d'une permission, il pédale de Feurs à St Sym en vélo, y voir sa future fiancée. Par ailleurs, s'il avait eu la syphilis, pouvait-il envisager un mariage ?

De quoi alors était atteint Barthélemy Beau ? Son frère, jeune médecin, qui l'a vu dans un hôpital entre Verdun et Bar-le-Duc, est inquiet à son sujet, mais il ne parle pas de blessure. Après quatre mois d'hospitalisation, le corps médical a dû estimer que

suite page 2

1939-1945

### JEAN MORETTON, UN JOCISTE DANS L'ACTION

Il a 14 ans au début de la guerre. A 17 ans, il travaille chez le cordonnier Joseph Besson, qui débute son action dans la Résistance. Jean Moretton, militant de la J.O.C., s'engage à son tour dans l'action. Voici le récit de cette période de sa vie, racontée dans son livre « Une vie heureuse ».

**J**ean Moretton est né en 1925 à Saint-Symphorien. C'est l'aîné d'une famille d'ouvriers de six enfants : Joannès (Nénesse), André, Bernard, Pierre et Marie-Thérèse. De son père Pierre, Jean écrira que « militant, il ne recherchait pas les titres ou les responsabilités, mais il était l'homme de la base, des contacts. » Est-ce l'exemple du père, qui conduisit ses fils à militer, à la J.O.C., à l'A.C.O., à la CFTC, à la CGT ?

De l'enfance de Jean, retenons sa camaraderie avec « Tantinet », Antoine Fayolle (voir CP 115) et de sa jeunesse, sa rencontre avec Albert Brosse, un jeune responsable de la J.O.C. (voir CP 116). Au début de la guerre, le 1<sup>er</sup> septembre 1939, son père, trente-huit ans, risque d'être mobilisé. Jean, alors en pension à Lyon, arrête ses études et se fait embaucher dans l'usine de son père, les salaisons Carteron. Celui-ci finalement sera exempté, car père de quatre enfants. « Le 10 mai 1940, l'armée allemande enfonce les troupes françaises », se souvient Jean, provoquant la débâcle, mais peu de réfugiés passeront par St Sym. Les allemands non plus. Le 17 juin 1940, Pétain signe l'Armistice. Commence alors la période d'occupation, totale en novembre 1942. L'entreprise Carteron doit fermer. Le père Moretton parvient à se faire embaucher par Olida et Jean par la quincaillerie Vernay. Il se souvient de cette période difficile où il partait au « ravitaillement dans les campagnes voisines » avec André Véricel et Marius Pélisson.

suite page 3